

1. De l'existence

Sur l'existence (ou sur l'être, ou sur la réalité) les paroles les plus profondes et les plus définitives sont le fait d'un penseur, Parménide, qui passe paradoxalement – et injustement peut-être, j'y reviendrai – pour avoir été le principal inspirateur de l'interminable lignée des philosophes qui, de Platon à Kant et de Kant à Heidegger, nous ont enseigné à suspecter la réalité sensible au profit d'entités plus subtiles :

Il faut dire et penser que ce qui est est, car ce qui existe existe, et ce qui n'existe pas n'existe pas : je t'invite à méditer cela¹.

Tu ne forceras jamais ce qui n'existe pas à exister².

Deux brèves remarques préliminaires, avant d'aller plus loin, sur ces deux célèbres sentences de Parménide et la traduction que j'en propose après tant d'autres.

Sur la première sentence : le recours au parfait (et non au présent) pour rendre « je t'invite »,

1. *Poème*, fragment VI.

2. *Ibid.*, fragment VII.

PRINCIPES DE SAGESSE ET DE FOLIE

« je t'engage », « je t'enjoins » (*anôga*), compte tenu de la nuance durative attachée à ce temps dans la langue grecque, n'est probablement pas indifférent. Je comprendrais volontiers pour ma part : « je t'invite et *t'inviterai toujours* » (à penser que ce qui existe existe et que ce qui n'existe pas n'existe pas) ; autrement dit : imagine ce que tu voudras, je sais que tu ne pourras *jamais* me réfuter (et « tu peux toujours courir », ajouterait malicieusement Zénon, disciple de Parménide, qui sait que certains temps de retard sont irratrapables et qu'Achille ne rejoindra jamais une tortue partie un instant trop tôt). Parménide semble s'octroyer ici une sorte de temps d'avance logique propre à défier toute forme de réfutation future : comme si les redoutables arguties à venir, telles celles que développe Platon dans le *Sophiste*, se trouvaient congédiées d'emblée ou du moins ajournées *sine die*, par un effet de chiquenaude préalable. On trouve un exemple d'ironie philosophique triomphante assez similaire dans le premier des *Trois dialogues entre Hylas et Philonous* de Berkeley. Philonous y interroge ainsi Hylas : « Je vous prie, faites-moi connaître le sens, littéral ou non littéral, que vous y découvrez [à la notion de matière] ? » Silence embarrassé d'Hylas, vite interrompu par une nouvelle question de Philonous, que presse apparemment tant l'heure du repas que celle du triomphe de sa vérité philosophique (l'immatérialisme), et qui donne alors le coup de grâce :

DE L'EXISTENCE

« Combien de temps dois-je attendre pour obtenir une réponse, Hylas ? » Par ailleurs, « être » et « exister » recouvrant à mes yeux des notions strictement équivalentes, je rends et rendrai indifféremment par l'un ou l'autre le verbe grec *einai* et ses multiples dérivés. Ce verbe étant le seul à exprimer en grec l'idée d'être et d'exister, je ne vois absolument pas sur quoi on pourrait se fonder pour distinguer dans le texte de Parménide, comme le suggèrent par exemple Heidegger et Jean Beaufret³, entre être et exister, entre « l'être » et « l'étant », – à moins d'être un docteur en science mystique et de considérer Parménide comme un précurseur de cette discipline particulière de la philosophie.

Sur la seconde sentence : les traductions de ce fragment varient en fonction de l'interprétation du verbe *ou-damè*, qu'on peut comprendre grammaticalement comme « tu ne maîtriseras pas » (cette pensée, que le non-être est) ou « n'est pas maîtrisée » (cette même pensée). Dans les deux cas, le sens reste heureusement identique et signifie qu'on ne pourra jamais forcer le non-être à être, jamais faire en sorte qu'existe ce qui n'existe pas.

Reste que, et quelle que soit la traduction qu'on en offre, ces sentences de Parménide paraissent à première vue d'une banalité et d'une pauvreté totales, puisque se bornant à rappeler

3. Cf. *Le Poème de Parménide*, P.U.F.